L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 Rue de Chartres.

NOUVELLES-ORLEANS.
DIMANCHE, 21 FEVRIER 1886.

Un Français qui souffre.

Histoire maritime.

On en avait assez du Tonkin ; la question voulait être égayée. Le lieutenant, ancien marin, attendait ce moment. Il se leva, salua notre amphitryon, et d'une voix brève, le geste sobre, nous fit ce récit :

En 1860, je me trouvais comme officier à bord de la corvette la *Sérère*, en mission dans le Pacifique pour protéger nos nationaux. Il y avait trois ans que nous n'avions vu la France ; le temps commençait à nous paraître long. L'existence était vraiment monotone ; les nationaux se passaient fort bien de nous.

Le commandant de la *Sérère* s'appelait Poilpeau. Petit, rougeaud, trapu, grisonnant, bon marin, mais vieux jeu, il prisait comme un chat des cendres, et, dans tous ses propos, invoquait le tonnerre que c'était une bénédiction. Tonnerre ! par-ci, tonnerre ! par là, avec lui, par les meilleurs temps, on eût dit que la foudre allait toujours tomber. Au demeurant, il offrait une prise et les choses continuaient à aller leur train.

Un jour que nous étions en rade au Callao—c'était un samedi, jour d'astiquage—le commandant m'ayant fait appeler, ouvrit sa tabatière et, après sa question d'usage : "En prenez-vous ?" me dit-il amicalement :

—Puisque nous voici tout près, allez donc à Lima faire une promenade. Vous verrez de ma part le ministre de France et saurez si, tonnerre ! il a besoin de nous.

Jamais proposition ne fut mieux accueillie. On arma un canot, j'embarquai avec mes hommes et nous voilà partis.

A peine à Lima, je me rendis à la résidence.

—Officier de la *Sérère*, ordre du commandant.....

On m'introduisit aussitôt après du ministre que je surpris faisant la sieste et qui, réveillé en sursaut, me dit :

—La *Sérère* ? ..... s'écria-t-il en se frottant les yeux. Ah ! oui, je sais..... Parbleu ! vous arrivez fort à propos, et je me proposais d'écrire au commandant. Retournez à bord au plus vite, dites à Poilpeau d'appareiller immédiatement et de se rendre à Arica. J'ai des nouvelles très graves : nos nationaux souffrent de l'intolérance des habitants..... Il s'agit de parler haut et ferme ; vous m'avez compris ?..... Là-dessus, bonsoir ! J'ai encore sommeil.

* * *

Des nouvelles très graves, nos nationaux souffrent... il n'en fallait pas plus. Je m'étais bien promis de musarder un peu en ville, mais le devoir avant tout. Je regagnai en courant mon canot, et mes hommes firent force de rames pour revenir à bord.

Quand il vous vit accourir de la sorte, la surprise du commandant fut extrême.

—Tonnerre ! disait-il à l'officier de quart, que se passe-t-il donc, mais que se passe-t-il ?

Deux mots le mirent au courant. Et un instant les tangons furent rentrés, les embarcations hissées, et la *Sérère* prenait le large. Au lieu de remonter l'alizé, nous louvoyâmes le long de terre. La traversée fut pénible. Souvent en calme, avec une grosse houle, nous cassâmes des cordages, des poulies et déchirâmes des voiles... Que ne ferait-on pas pour des nationaux qui souffrent.

Enfin, après un mois de traversée horriblement ennuyeuse, nous jetâmes l'ancre devant cet aride qui s'élève dans la rade d'Arica, et sur lequel les loups marins aiment se lézarder aux heures du soleil. Superbe perspective, d'ailleurs : au fond, les maisons blanches de la ville; tout en haut, les cimes neigeuses de la Cordillière.

Justement, j'étais de service ce jour-là. C'est encore moi que le commandant dépêcha à terre auprès du capitaine du port.

Je le trouvai dans son jardin avec sa femme, se balançant chacun dans son hamac et fumant des cigarettes.

—Capitaine, lui dis-je sans autre préambule, nous sommes envoyés par le ministre de France à Lima pour venir en aide à des Français qui souffrent.

—Des Français ! fit-il en s'arrachant avec précaution aux douceurs du hamac, je n'en connais pas.

Et, s'adressant à sa femme, une brune dont les yeux de velours étaient fixés curieusement sur moi :

—Ninita, lui dit-il en espagnol, *no hoy Franceses aqui*? Connais tu des Français ici ?

—*No, senor*, répondit la jolie brune.

—Antonio ! appela de toutes ses forces le capitaine, Antonio !.....

Une voix qui semblait venir de la maison, ou plutôt de la cave, répondit. En même temps, par un soupirail, se montra une tête moitié noire, moitié blanche, aux cheveux crépus, roulant des yeux comme des boules de loto.

—Antonio, interrogea le maître, *usted conoce ucs à algun Francesa aqui* ?

—Antonio, interrogea le maître, *usted conoce ucs à algun Francesa aqui* ? (Connais-tu, toi, des Français ici ?)

—*No, senor*, répondit le nègre. *Hay cuatro anos que ha pasado un Frances por aqui. Pero se fue à Tacna, y despues no ha suelto a Arica.* Il en a passé un ici il y a quatre ans, mais il est allé à Tacna, et depuis on n'en a plus vu à Arica.

—Vous voyez, *senor official*, une dit alors le capitaine, que nous n'avons pas de Français ici.

—Je vous crois, lui dis-je, et cela me contrarie fort, car voilà un mois que nous *scions* la mer dans l'espoir d'en trouver.

Il me promit cependant qu'il allait télégraphier à Tacna et qu'aussitôt la réponse reçue il me la renverrait.

A peine rentré à bord, je rendis compte de ma mission. Chacun fit grise mine ; le commandant, quant à lui, entra dans une colère affreuse. Il jurait des "Tonnerre !" comme jamais il n'avait fait.

—Si encore il était de Brest, disait-on tout bas, en voyant Poilpeau se démener et s'administrer avec de grands gestes de fantastiques prises de tabac.

Pour ma part, je me trouvais tant soit peu ridicule. N'était-ce pas moi qui avait mené toutes ces négociations ? C'était vraiment la malechance.....

Heureusement, le lendemain, on nous communiquait la réponse attendue. Certes, les Français n'étaient pas nombreux dans cette ville, mais il y en avait un et toutes les plaintes venaient de lui. On nous annonçait qu'il avait quitté sa résidence et que dans quarante-huit heures il serait à bord de la *Sérère*.

Nous avions trouvé ! Ce fut une grande joie pour nous tous. Nous attendions, certes, bien mieux que cette unité douloureuse, mais la crainte de ne rien trouver du tout nous avait rendus peu exigeants. Le commandant, lui, était dans la jubilation.

—Enfin ! disait-il, nous allons voir un Français qui souffre !

* * *

Au jour dit, le canot-major attendait au môle d'Arica le Français tant désiré. Une heure plus tard, le timonnier de veille annonçait que le canot avait repris le chemin du bord. Longues vues et lorgnettes furent braquées aussitôt sur l'embarcation.

A l'arrière se tenait un homme coiffé d'un large feutre orné d'une plume et drapé dans un immense manteau noir doublé de rouge. La figure était longue et osseuse ; des moustaches cirées et une impériale démesurée donnaient à sa physionomie quelque chose de martial et de méphistophélique.

Dès qu'on eut accosté, notre compatriote se hissa prestement à l'échelle. A peine sur le pont, il enleva son immense feutre et, s'adressant au pavillon :

— Je te salue, s'écria-t-il mélodramatiquement, emblème du pouvoir et de la liberté !..... (Il frôla du pied à plusieurs reprises.) Me voilà donc à ton ombre tutélaire !

Nos Bretons montaient sur les dromes et sur les bastingages, ouvrant de grands yeux, et ne comprenant rien.

J'interrompis l'orateur et lui désignai le commandant. Notre homme, après avoir salué jusqu'à terre, allait reprendre son discours, quand Poilpeau, s'adressant à lui sans façon.

—Tonnerre ! dit-il, vous allez accepter à déjeuner avec nous..... Voici l'heure.

—Comment donc ! avec plaisir, fit notre compatriote qui renonça du coup à sa harangue.

Nous descendîmes nous mettre à table. Le menu était excellent, mais nous avions hâte d'entendre les plaintes du national providentiel.

Celui-ci, au contraire, était tout à l'heure présenté. Seul, un formidable bruit de mâchoires répondait à notre attente. Selon la formule des marins, notre hôte semblait tout disposé à nous témoigner la plus vive satisfaction.

Le commandant commençait à s'impatienter. Le second, le docteur et moi, avions une folle envie de rire. Au fond, nous nous trouvions quelque peu ridicules en présence de cet homme qui engouffrait toujours et ne s'occupait pas davantage de nous.

—Tonnerre ! fit le commandant à la fin, ça n'est pas tout ça ! Monsieur, nous dire-vous maintenant pour quel motif vous nous avez fait venir ici de Lima et quelles sont vos réclamations ? Parlez, je vous écoute.

Notre homme, qui avait la bouche pleine, parut surpris de l'interpellation.

—N'êtes-vous pas le Français qui souffre ? interrogea le commandant. En quoi avez-vous besoin de mes trente canons ?...

—Je souffre ? ..... s'écria-t-il en se frottant les yeux. Ah ! oui, je sais..... Parbleu ! vous arrivez fort à propos, et je me proposais d'écrire au commandant. Retournez à bord au plus vite, dites à Poilpeau d'appareiller immédiatement et de se rendre à Arica. J'ai des nouvelles très graves : nos nationaux souffrent de l'intolérance des habitants.....

Il s'agit de parler haut et ferme ; vous m'avez compris ?..... Là-dessus, bonsoir ! J'ai encore sommeil.

Dans un restaurant à bon marché :
Le client.—Ce lapin n'est guère tendre.
Le garçon.—Ah ! monsieur, c'était facile à prévoir ; d'abord, la patronne ne lui donnait rien à manger ; ensuite, elle le laissait toujours courir sur les gouttières !

Cette fois, nous n'y tenions plus.

Le commandant, lui, ne riait pas ; la plaisanterie lui semblait mauvaise. Il prit coup sur coup plusieurs prises de tabac sans en offrir à personne, ce qui attestait de sa part le comble de l'indignation.

—Et après ça, tonnerre ! demanda-t-il au professeur, qu'allez-vous devenir ? Comptez-vous rentrer à Tacna ?

—Mon commandant, plus rien ne m'y appelle, j'ai mon drame sur moi ; c'est tout ce qui me reste. Je me confie à vos bons soins.

Le commandant prit une dernière prise, fit un geste formidable du désappointement et sortit aussitôt la table.

Une heure après la corvette était sous voiles. Un mois plus tard nous étions à Valparaiso où nous débarquâmes, en lui souhaitant bonne chance, notre singulier compatriote. Il avait offert, mais en vain, de nous lire son drame.

X....

(Dans la *Liberté*.)

Les élections municipales de Paris jugées d'un mot :

—Mêlez-vous de votre concurrent, il a des chances.

—Quel avantage a-t-il sur moi ?

—Il sort de Charenton.

Tartenducs, de Capdenac, raconte une histoire effroyable :

—Vous savez combien je suis charitable..... En passant sur le boulevard Haussmann, je vois une vieille femme avec des enfants..... Ils pleuraient..... La vieille me raconte qu'ils n'ont rien à manger, et que le mari est mort dans la journée. Pour n'être pas trompé, je les suis à Montmartre..... je vois le mort..... C'était horrible..... je ressors après leur avoir donné de l'argent..... Puis, une fois dans la rue, je remonte, croyant n'avoir pas assez donné..... Et alors..... je frappe..... C'est le mort qui vient m'ouvrir la porte..... je l'ai vu !!

L'excentrique compositeur X.... rencontre un ami. Après les saluts d'usage, celui-ci lui demande s'il n'a rien écrit de nouveau, depuis quelque temps.

—Ah ! répond X...., la composition est une affaire sérieuse. S'il vous vient une idée, vous n'avez pas de papier pour l'écrire ; si vous l'écrivez, vous ne trouvez pas d'éditeur ; si vous en découvrez un, il ne vous paye pas ; si votre morceau est publié, personne ne l'achète ; si quelqu'un l'achète, il ne sait pas le jouer, et s'il le joue, le morceau ne lui plaît pas !.....

Dans un restaurant à bon marché :
Le client.—Ce lapin n'est guère tendre.
Le garçon.—Ah ! monsieur, c'était facile à prévoir ; d'abord, la patronne ne lui donnait rien à manger ; ensuite, elle le laissait toujours courir sur les gouttières !

Dans son intéressante chronique sur la *Vie à la campagne*, dans le *Temps*, M. de Cherville fournit d'utiles renseignements sur l'entretien des plantes d'appartement.

Les plantes d'appartement, dit-il, et je classe sous cette étiquette depuis les aspidistras, les phoniums, les bambusa des antichambres, jusqu'aux dracenas, begonias, alavantas, caladiums, etc., hôtes ordinaires des salons, ont deux ennemis : la poussière et la sollitude des belles dames auxquelles elles ont l'honneur et le bonheur d'appartenir. La moindre défaillance de la végétation des chers arbrisseaux soulève toujours quelque émoi, ce qui ne serait rien du tout, si le propriétaire de ce trésor cherchait à se rendre compte de cette défaillance.

Mais il y a sur ce point une tradition qui se perpétuera longtemps encore : si une plante souffre, c'est qu'elle a soif, et, comme on a le remède sous la main, on l'abreuve, puis on l'abreuve encore et, neuf fois sur dix, cet alanguissement est déjà la conséquence d'un excès d'arrosage ; le plus souvent, il provient de ce que le bac de la jardinière, dans lequel plongent les pots, n'ayant pour l'eau aucune issue, cette eau s'y est accumulée, a ménagé aux plantes un bain de pieds permanent qui en a rapidement pourri le collet et attaqué le pivot.

L'homme est tout seul à boire sans soif, c'est même un des deux privilèges qui nous distinguent de la bête ; en dehors des plantes aquatiques, on doit attendre que le niveau de l'eau aux végétaux que le besoin s'en manifeste ; on se rend un compte fort exact du degré de siccité de la terre en frappant du dos de l'index sur le vase de terre qui la contient et d'après le son clair ou sourd qu'il rend.

En hiver, pour les plantes d'appartement, l'eau d'arrosage sera légèrement attiédie ; si ces plantes sont dans une jardinière, il faut toujours les en sortir avant de leur donner de l'eau, ne pas se contenter de mouiller la surface, arroser à fond, de façon que le liquide pénètre toute la motte de terre et arrive à la base, où se trouvent les radicelles garnies de spongioles, et ne les replacer dans leur récipient que lorsqu'elles sont complètement égouttées ; nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il faut bien se garder d'exagérer la chaleur du liquide même pour les plantes tropicales.

Une dame de notre connaissance avait un magnifique croton, qu'elle voyait dépérir avec un véritable chagrin ; un jour qu'ayant ramassé cinq ou six feuilles tombées, elle se lamentait devant sa fille, un enfant de sept à huit ans :—C'est drôle qu'il meure ton arbre jaune, car enfin je pense bien que l'arrosez, petite mère, tous les matins je ne privais de la moitié de ma tasse de thé pour la lui donner !

Bien que toutes les plantes d'appartement ne réclament pas autant de lumière que le croton, il n'en est pas qui ne se trouvent bien d'en jouir au moins par intervalles ; à quelques-unes elle est indispensable. Avec le luxe de draperies de l'intérieur d'aujourd'hui, il est évident que les plantes s'y trouvent dans des conditions assez défavorables. Il faut en pareil cas s'arranger pour les placer en plein jour, c'est-à-dire devant les vitres, au moins pendant les quelques heures de la journée où la pièce est habitée.

Lorsqu'on possède une serre, où toute plante fatiguée va se remettre et se reposer, l'inconvénient est évité ; à défaut de serre, on peut, à peu de frais, organiser un châssis vitré sur quelque fenêtre d'anti-chambre et en faire une sorte d'infirmerie dans laquelle l'ornementation végétale de l'appartement passerait tour à tour. Ces sortes de vitrines sont fort communes à Jersey, et nous les avons vues abriter de véritables magnificences florales.

La poussière n'est pas moins pernicieuse que les arrosages exagérés ; il est encore plus difficile d'y remédier parce que, cette poussière étant les domestiques qu'il s'agit de convertir. On doit exiger d'eux qu'ils ne balayent jamais une pièce avant d'en avoir enlevé toutes les plantes, qu'ils ne doivent remettre en place qu'après avoir couronné leur œuvre par le coup de plumeau. En dépit de cette précaution, la marche sur les tapis suffira pour couvrir les feuilles d'une couche de poudre et de duvet qui en terniront l'éclat et en compromettront la santé. Elles doivent en être débarrassées une fois par semaine.

Pous les végétaux relativement rustique, fleurs, aspidistras, dracenas communs, l'opération est facile : on seringue vigoureusement les feuille et on les laisse sécher ; d'autres exigent plus de précautions ; les dragonnias versicolor et terminalis, les maranta doivent être nettoyés avec un linge sec ; les begonias rex, isis, sur lesquels toute tache d'eau fait son trou, avec un très léger plumeau.

Ce que nous venons de dire s'applique surtout aux végétations à feuillage : les plantes fleuries achetées en hiver : cyclamens, cinéraires, jacinthes, tulipes, etc., réclament des soins spéciaux et un large supplément de lumière et d'air où la température le permet. Nous engageons fortement nos lectrices à se contenter, en fait d'ornementation florale, des végétations tout simplement hâtées, comme le sont celles que nous venons d'indiquer ; quant aux productions artificiellement obtenues, elles s'étioleront infaillablement en passant du milieu surchauffé où elles ont été élevées à la température à peine tiède de l'appartement et, si sédduisantes qu'elles soient, les inflorescences qu'un rosier vivront beaucoup moins que ne vivent les roses.

Chez le marchand de décorations.
Le moraliste
Monsieur, je viens d'être décoré. Voulez-vous avoir la bonté de me montrer les divers modèles du ruban de la Légion d'honneur.
Le marchand
Voici, monsieur, le ruban sur bonton, le ruban en largeur pour les militaires, le liseré mince pour les civils, le nœud égal des deux côtés, etc., etc.....
Le moraliste
Combien de cortes en avez-vous !
Le marchand
Un jeu complet, monsieur.....la douzaine.
Le moraliste
C'est bon..... Je prendrai la douzaine.
Le marchand (à part)
Ces nouveaux décorés..... tous les mêmes.

Avec une furie de verve toute méridionale, M. Cloyis Hugues a, comme on sait accroché au pilori ces solliciteurs de province qui bombardent "nos législateurs" de suppliques et de placets.

Dans ce piquant morceau d'éloquence méridionale, il a omis de citer le fait suivant :

Un grand propriétaire rural s'en vient trouver son député.

—Il faut que vous me fassiez obtenir une place.....

—Une place ?..... A vous !..... Mais vous êtes riche !.....

—Riche ! ..... Pas positivement ..... C'est-à-dire que j'ai tout au plus une centaine de mille livres de rente.....

—Eh bien ! .....

—Eh bien, les temps sont durs. Il n'y a plus moyen de vivre. Voulez-vous que je sois réduit à entamer mes revenus !

Une vieille dame à un mendiant qui geint, tout retatiné sous une porte cochère :

—Quelle maladie avez-vous donc, mon pauvre homme !

—Madame, répond le pauvre en claquant des dents,..... j'ai l'hiver !

Petite définition :
Tournure.—Instrument à ..... anche.

Simple question :
—Quel est le département de France qui fournit le meilleur lait, le lait qui réchauffe le plus ?
—!!!
—C'est l'Ille-et-Vilaine.
—Allons donc ! c'est du cidre qu'il fournit, et encore.....
—Eh bien ! et lait de Redon ! et ça tient chaud, hein !!!

Entre ivrognes :
—Quel temps fait-il ?
—Il fait..... soif.

Les bonnes amies.
—J'ai vu Jeanne hier, à l'Opéra. Elle est étonnante ; elle semblait briller d'un nouveau lustre.
—Vraiment !
—C'est le mot ; elle vient d'avoir ses quarante-cinq ans !

Tony n'a que sept ans, mais il s'est mis dans la tête de faire l'éducation de son frère, plus jeune.

L'autre jour, il lui posa la question suivante :

—Doit-on dire pour on cochon ?

Le petit Jules se gratte la tête et ne répond pas.

—Eh bien ! repond Tony, tu sauras qu'on dit cochon chez soi..... et porc chez les autres.

Petit dictionnaire fantaisiste :

Peine.—Affliction qui sert à fermer une porte.

Feu.—Embrasement qui est décédé.

Mur.—Construction en maçonnerie qui est prête à être cueillie.

Comte.—Récit d'un titre de noblesse qui est écrit en chiffres.

Duc.—Oiseau de proie, familier de la cour.

Cavalier.—Qualité de papier qui donne le bras à une dame, monte à cheval.

Les-souverains n'ont pas besoin d'être malades pour jouer de vilains tours à leurs sujets, ainsi qu'il ressort d'un travail récent de M. Philibert Audebrand.

Notre confrère s'est plu à relever, depuis le commencement de ce siècle, les mots historiques, les sermonts politiques et autres "blagues" que l'événement devait ramener dès le lendemain à leur juste valeur.

Charles X, après le sacre, s'écria :

—Laissez approcher le peuple : plus de hallebardes !

Le lendemain, on lisait dans le *Moniteur* :

"Les gardes du corps et les Cent Suisses sont rétablis."

Et d'une !

Louis-Philippe, arrivant au trône, disait :

"Mes amis, plus de procès de presse !"

Or, les amendes des journaux pendant la monarchie de Juillet, s'élèvent à plusieurs centaines de mille francs. A elle seule, la *Gazette de France* est saisie cent cinquante trois fois.

Et de deux !

Il y a là une "galerie de souvenirs" au moins aussi intéressante que la galerie officielle !

Voici une intéressante statistique fournie par M. Thonisson sur les écoles belges :

Au 31 décembre 1883, il n'y avait dans tout le pays que 2 écoles primaires privées adoptées pour filles, avec un personnel religieux de 4 institutrices pour 202 élèves ; au 20 décembre 1885, il y avait 674 écoles privées adoptées, ayant un personnel de 1,446 instituteurs et institutrices religieux, pour 77,866 enfans.

Les écoles primaires privées adoptées, dirigées par des laïques, étaient en 1883 au nombre de 8 avec un personnel de 8 membres pour 123 élèves ; en 1885, il y avait 863 écoles avec un personnel de 1,456 membres pour 82,044 élèves

Quant aux écoles primaires communales, en voici la statistique aux deux mêmes époques :

	1883	1885
Ecoles	4.784	3,994
Personnel	8,567	7,838
Elèves	345,687	403,535

Il est à remarquer surtout que le nombre des écoles de filles est tombé de 1,497 à 1,104.

Passons aux écoles gardiennes communales : il y en avait, en 1883, 850 avec un personnel de 1,048 membres pour 64,482 élèves ; en 1885, ces chiffres respectifs sont 635—1,162—62,023.

Il existait 13 écoles gardiennes privées soumises à l'inspection, avec un personnel de 23 membres pour 1,133 élèves ; il y a maintenant 212 écoles gardiennes privées en faveur desquelles les communes sollicitent un subside de l'Etat, ayant un personnel de 296 membres pour 20,836 élèves.

Et les écoles communales d'adultes : il y en avait 2,686 ayant une population de 88,848 élèves ; il n'y en a plus que 1,757 avec 57,692 élèves.

Enfin il y avait 27 écoles d'adultes privées soumises à l'inspection ayant 561 élèves ; il y a maintenant pour 1,961 élèves 59 écoles d'adultes privées en faveur desquelles les communes sollicitent un subside de l'Etat.

Au rapport.

Une punition de huit jours est demandée pour le cuirassier Brossard qui en se battant dans une foire a détérioré ses vêtements d'uniforme.

—Où s'est-il battu ? demanda l'adjudant-major.

—Dans une barraque.

—Avec qui ?

—Avec un ours qu'il a étranglé.

—Avec un ours !..... Mille cartouches !..... Vous lui flanquerez quinze jours de salle de police pour avoir manqué à la dignité de l'uniforme ou se colletant avec un individu qui n'est pas de son monde.

Bétisiana.

—Savez-vous ce qui assure la longévité du nouveau cabinet ?

—Non.

—La présence du ministre de la guerre. M. Grévy ne se décidera jamais à remercier son boulanger.

Dans la loge de Mme Pitanchard :

—Alors, les voleurs sont entrés ; ils ont tout enlevé sans réveiller la bonne..

—Ah ! s'écrie la bonne du médecin de l'entresol, ils lui auront fait prendre un art gothique !

Grimoldard raconte à ses amis du Ramolli-Club qu'à la chasse, un ami maladroit lui a envoyé un coup de fusil dans le bas des reins.

—Ah ! je lui échappe belle, ajoute-t-il..... si j'avais été tourné de l'autre côté, c'est peut-être un cadavre qui vous parlerait en ce moment !

Mlle Toto à sa grande cousine, Mlle Hélène, dont la mère a les dents outrageusement ébréchées :

—Ta maman est bien riche ? dis.

—Qui t'a dit cela ?

—C'est moi qui l'ai vu : elle a des bagues après les dents !

Fragment de dialogue entendu à l'une des dernières séances de la Chambre :

"Dis donc, ma chère, il n'est pas amusant quand il parle, ton ami le député."

"J'accord ; mais il faut lui rendre cette justice que c'est la même chose quand il ne dit rien."

Il y a un beaucoup de monde à Phitel Dronot, salle No. 4, Paris, pour la vente des autographes d'Alfred de Musset et de Frédérick Lemaître.

La minute des discours qu'Alfred de Musset prononça lors de sa réception à l'Académie française, le 27 mai 1852, a été adjugée 400 francs.

Une signification, au poète, du jugement dit contre lui de discipline du 3e bataillon de 10e légion de la garde nationale de Paris le condamnant à trois jours de prison pour avoir manqué à la garde du 9 juin 1843, a été vendue 43 francs.

Les manuscrits contenant le plan des mémoires de Frédérick Lemaître, qui devaient remplir douze volumes, ont été adjugés 225 fr.

Citons encore le manuscrit autographe d'Emile Augier, *l'Habit vert*, vendu 245 fr.

En 1881, une ancienne couturière, Mme Batifol a légué à la ville de Paris une inscription de rente de 10,000 francs prélevée sur sa fortune, à la condition que le revenu en soit attribué chaque année à une jeune ouvrière méritante qui, par sa capacité et sa bonne conduite, soit en état de s'établir et ne manque à cet effet que de l'argent nécessaire. La préfecture de la Seine avertit les ouvrières qui désirent bénéficier de ces dispositions qu'elles ont à adresser leur demande avant le 1er mars prochain, au bureau des dons et legs, pavillon de Flore, aux Tuileries. Les postulantes doivent être françaises, célibataires, âgées de 21 ans au moins, de 30 ans au plus, et justifier qu'elles habitent Paris.

Poésie et cosmétique.

Nous croyons devoir faire les honneurs de la reproduction à la poésie suivante, que nous avons cueillie sur le trône d'un coiffeur, le premier jour de l'an :

Pour nous, point de vaines visées politiques,
Mais toujours des rasoirs, des parfums sympathiques.
Qui font vos mentons ronds, votre barbe soignée,
Et qui vous donneront auprès de vos épouses
Des attraits enchanteurs à les rendre jalouses !

Voilà pour le physique ! Maintenant, au moral :

Quand vous nous arrivez, l'air triste, préoccupé,
Qui vient tout bas vous dire les nouvelles du jour,
Les petits mots pour rire et tout en vous souriant :
C'est là notre métier des plus beaux !
Surtout en ce jour
Où les clients satisfaits savent récompenser
Leurs jeunes serviteurs
Qui leur souhaitent santé, gais bonheurs :
Messieurs, a notre tirelire
En sortant dites un mot pour rire !
C'est simple, mais quelle sincérité !

On est à table :

—Tenez, docteur, vous qui êtes si adroit, soyez donc assez aimable pour découper ce gigot.

—Très volontiers, madame.

Et aussitôt le docteur se met à jouer du couteau en habile chirurgien qu'il est.

Pourtant il est très distrait. Et voilà qu'après avoir pratiqué une profonde entaille dans le gigot, il tire de sa poche un rouleau de toile, puis de la charpie et s'empresse de bander la plaie.

Tous le regardent en silence et très stupéfaits. Enfin, il parle, lui.... et pour dire :

—Avec du repos et des soins, ça ne sera rien !

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 20 février 1886

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine.....	$1,303,578 00	192,569 00
Même temps la semaine dernière..	1,572,501 00	151,127 00

ARGENT AMÉRICAIN.

Argent américain (étalon..... au pair (trade dollar).	75 c
Prix de l'argent en lingots à Londres.....	46⅝

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain.....	78½
Pièces de 5 francs.....	80⅞
Pièces de 20 francs.....	83.80 @ 3.90
Souverains.....	4.80 @ 4.95
Pièces de 10 thalers.....	7.50 @ .....
Doublons espagnols.....	15.40
Doublons patriotes.....	15.25
Doublons mexicains.....	15.40
Pièces de 20 pesos mexicains.	...@ 19.40
Or de l'Amérique du Sud.....	80c par pos
20 marcs prussiens.....	4.60 @ 4.74
Or de la Californie.....	7.28 @ 7.50
Or américain, poids léger.....	95@ 97
Or américain, mutilé.....	5 0/0 d'escompte

MARCHE MONETAIRE.

Il y a beaucoup d'argent sur le marché qui continue calme et facile.

Prêts sur demande : aux banques 6 à 7 pour cent ; en dehors des banques, 4 à 5 pour cent.

Le taux d'escompte par an est comme suit :

Papier de commerce exceptionnel..... 6 pour cent
A 1..... 7@8 ..
Prêts sur garanties collatérales..... 4@6
Hypothèque A 1..... 7@8

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial 95 @95⅛
Le STERLING est ferme.
eConnaissement de navire A 1 clean..... 485½@ 486½
eTraites de banques..... 487⅝
eSoixante francs.....
Les FRANCS sont fermes.
eFrance de commerce.....5,18¾
eTraites de banques..... nom.
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est ferme.
Traites de commerce à 50 à 25c. d'escompte.
Les banques tirent des chèques à $1 50 de prime par $1,000.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Bureau à 11 A M.

Pas de ventes.

Bureau à 2 P. M.

Pas de ventes.

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur par action	Offre Demande par de
Canal & Banking Co.....	100	134 .....
Citizens.....	100	135 .....
Germania National.....	100	130 .....
Germania Savings.....	100	130	136
Hibernia National.....	100	134 .....
Louisiana National.....	100	104 .....
Metro. Loan & Savings.....	100	117	120
Mutual National.....	100	22½	60
Mechanics' and Traders'.....	100	.....
N Orleans Ins As.....	30	20¼ .....
N Orleans Ins Co.....	50	.....
People's Ins.....	25	.....
Sun Mutual Insurance.....	100	122½ .....
Southern Ins Co.....	100	..... 95½
Teutonia.....	100	122½ .....
Chemins de fer urbains.		
Carrollton.....	100	92½	96
Crescent City.....	100	65	70
Canal and Claiborne.....	100	.....
New Orleans City.....	100	94½	100
Orleans.....	50	32	38
St-Charles Street.....	50	73½	75½
Actions diverses.		
Bienville Oil Works Co.....	50	.....
C C Slaughter Houses.....	100	24	29½
Imp Bonded Warehouse.....	100	.....
Jeffer City Gas Light Co.....	100	.....
Louisiana Ice Manf Co.....	50	11½	15
La State Lottery Co.....	100	.....
La Oil Co.....	100	15	27½
Mutual Cemetery Ass.....	100	.....
N O Gas Light Co.....	100	102 .....
N O Waterworks Co.....	100	62½	62½
2Planters Cottonseed Oil Co..	100	.....
Sugar Shed Co.....	60	55	60
Southern Mfg & Export Co.	100	.....
Southwestern Bitumen Electric Light Co.....	100	43½	50
Bons d'Etat.		
Louisiana 4s.....		71¾	72¾
" Three (Baby bonds).		46¾	52
Bons de ville.		
Premiums.....		96⅞	97¼
Premium drawn money.....		.....
Privilege on Premiums.....		.....
Consolidated 6's.....		.....
Consolidated Extended Crescent.....	100	109 .....
" Crescent.....	107¾	108 .....
Extended 6's.....	101¾	105¾
" Railroad.....	.....	.....
" Waterworks.....	.....	7 .....
" Parkfront.....	.....	.....
City 6 0/0 certificates.....	102½	.....
City 6 0/0 Cts for Consol Coup	103¾	105
City 7s.....	.....	.....
Bons divers.		
Cotton Exchange Stock.....		.....
Produce Exchange Stock.....		.....
Stock Exchange Stock.....		.....
Mechanics, Dealers, and Lumbermen's Exchange Stock.....		.....
U S 4 0/0.....		.....
Canal & Claib. St RR mort.....		.....
New Orleans, St-Louis & Chicago RR		
Jackson RR 1st mort.....	101¾	.....
Jackson RR 2d mort.....		.....
Jackson RR 2d mort. debt.....		.....
Morgan's L & T 1st gold mort.		.....
N O Pacific RR 1st gold mort.	60	.....
St-Charles Hotel Co mort.....		.....
Crescent City 1st.....		.....
N O City RR Consols.....	114	.....
St-Charles St RR mort. 15 yrs		.....
N O Waterworks 1st mort.....		.....
La Ice Mfg Co mort.....	100	.....
Levee & Cotton Press mort.....		.....
Certificats et Warrants.		
State Warrants (Consol). 1884.	48	55
do do do 1885.	60	.....
Police Cts.....		.....
School Cts.....		.....
City Scrip, old.....		85
" new.....		.....
Jan. In. Ctfs on State Coupons.		.....
Cts émis en vertu de l'acte 93 de 1880.....		.....
Unpaid State Coupons No 12 (janv. 1 1880).....		.....
Unpaid State Coupons prior to No 12.....	37½	40
Unpaid City Coupons.....		.....
Half paid Levee Ctfs.....		.....
State School Warrants.....		.....

1 Avec dividende. 2 Sans dividende.
3 Avec coupon. 4 Sans coupon.
5 Crossman's Issue. 6 New Stock.
†Pour moins de $5000 et plus de $1000.

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étranger sont prises des dépêches, et nous publions les statistiques de coton nous viennent du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS.

SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 4,000 balles, comprenant 1,000 balles au comptant et 3,000 à terme.

Le marché est calme.

Les cotons taches sont de ⅛ à ⅜c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats, — balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary.	6¼	6 5/16	6 5/16
Good Ordinary.	6 13/16	6 7/16	7 1/16
Low Middling.	7 13/16	7⅞	7 11/16
Middling.....	8 5/16	8⅜	8 9/16
Good middling.	9½	9 3/16	9⅜
Middling Fair.	10	10	10⅛
Fair.....	11	11	11⅛

FUTURES.

Stables.

Février 8.35 à 8.37 ; mars 8.30 à 8.31, avril 8.44 à ..... ; mai 8.56 à 8.57, juin 8.69 à 8.70 ; juillet 8.80 à 8.81 août 8.82 à 8.83, septembre 8.62 à 8.63 ; octobre 8.52 à 8.53 ; novembre 8.47 à 8.48 ; décembre 8.49 à 8.50.

Les ventes comprennent 50,200 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui à midi le middling était coté à la Nouvelle-Orléans à 8 5/16, à Galveston à 8⅝, à Mobile à 8⅜, à Savannah à 8½ ; à Charleston à 8⅝ à Wilmington à 8⅝ ; à Norfolk à 8⅝ ; à Baltimore à 9 ; à New York à 8 15/16, à Boston à 9⅛ ; à Philadelphie à 9⅛ ; à Memphis à 8⅞ ; à Augusta à 8⅝ ; à Cincinnati à 8⅝ et à St-Louis à 8⅝.

MARCHE DE NEW-Y